

Bifur (Paris)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bifur (Paris). 1929-1931.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LÉGENDE DE LA VÉRITÉ

La vérité ne naquit pas d'abord. Les nomades belliqueux n'en avaient pas besoin, mais plutôt de belles croyances. Qui peut dire ce qu'il y a de vrai dans une bataille ?

Aux besognes lentes du laboureur, il ne fallut, plus tard, qu'une vraisemblance des ensembles, une foi sûre dans la constance de ces grandes masses sans frontières, les saisons. J'imagine qu'il faisait bon accueil aux dieux errants et qu'il écoutait leurs merveilles sans émoi ni soupçon, laissant le vrai et le faux dans leurs limbes, tandis qu'au dehors le vert des épis prenait insensiblement plus de ressemblance avec le jaune. La familiarité avec la croissance continue des céréales donnait une force souple à son esprit. Il n'exigeait pas des objets qui tombaient sous sa vue qu'ils s'enfermassent dans les limites d'une nature sans caprices et recevait tout uniment leurs soudains changements, s'en remettant à ses plus obscurs pouvoirs pour leur donner une unité trop diverse encore pour notre raison. Les cris de la foule ne le poursuivaient pas jusqu'en ses pensées : il était assuré, parmi elles, d'une solitude absolue. C'étaient des forces noueuses, profondément enracinées, rebelles au discours, et qui ne paraissaient convenir qu'à lui seul. Son regard allait de l'une à l'autre comme un voyageur, de retour au foyer, considère tour à tour les visages de ses proches, les uns tout souriants, les autres bai-

gnés de larmes. Ces visages se tendaient vers lui dans la pénombre, comme des plantes vers le soleil, et, parfois, il prenait peur à sentir en lui tant de choses vivantes.

La vérité procède du Commerce : elle accompagna au marché les premiers objets manufacturés : elle avait attendu leur naissance pour sortir, tout armée, du front des hommes.

Conçus pour répondre à des besoins rustiques, ils en gardaient toute la primitive simplicité : les pots, tout ronds avec une anse grossière, n'étaient rien de plus que l'ébauche du geste de boire. Les racloirs, les herses, les meules apparaissaient seulement comme l'envers des actions concertées les plus usuelles. Il fallait en dégager une seule pensée, pensée en repos, immobile, muette, sans âge, plus dépendante de l'objet que des esprits, la première pensée impersonnelle de ces temps reculés, et qui restait, en l'absence même des hommes, à planer au-dessus des œuvres de leurs doigts.

Si le scepticisme, en effet, vint des champs, apportant les arguments du Chauve, du Cornu, du Boisseau, c'est que nulle vue définitive ne pouvait convenir à la poussée des moissons. Mais sur les premiers instruments, morts dès leur naissance, des paroles immuables devaient être prononcées. Ce qu'on pouvait dire d'eux valait jusqu'à leur destruction et, même alors, nulle insensible altération ne venait troubler le jugement : les vases, s'ils tombaient, se brisaient en miettes. Leur pensée éponyme, soudain libérée, bondissait dans les airs puis revenait se poser sur d'autres vases.

Les Artisans, enfin, en façonnant le silex ou l'argile n'avaient pas ignoré le souci naissant de la forme. Mais leur effort abrupt, essoufflé en chemin, s'était arrêté bien en deçà de la beauté, en ce domaine confus où les angles, les arêtes, les plans sont les éléments indistincts de l'Art et du Vrai.

Tels quels, les premiers ouvrages humains devaient trancher absolument sur les productions naturelles, et la stupeur où, une fois

parfaits, ils précipitèrent leurs artisans ne peut se comparer qu'à celle de certains savants devant les essences mathématiques. Elle les mit à deux doigts de trouver le fameux mythe des pensées vraies.

L'Economique fit le reste. Au marché, les hôtes naïfs des dieux firent l'expérience de la tromperie. On mentit avant de dire vrai, parce qu'il s'agissait seulement de voiler quelques natures neuves et singulières dont on ne savait pas au juste le degré de réalité. Une riposte spontanée mit au jour aussitôt les premières vérités. Elles ne portaient pas encore ce nom de Vérité, promis à tant de gloire : c'étaient simplement des précautions particulières contre les trompeurs. Chacun, tournant et retournant le vase du marchand, prit soin de garder en sa maxime l'idée particulière de ce vase et d'y rapporter toutes ses découvertes. On convint qu'un vase ne devait pas être en même temps intact et fêlé. Qui donc eût osé fixer de semblables limites aux fruits spontanés de la terre ? Mais ici l'on ne faisait qu'exhumer de l'argile l'intention même du potier. On prit cent autres précautions de cette espèce, qui ne furent jamais déduites d'un principe général : l'occasion, des réflexions déterminées, la nature même des denrées produisaient singulièrement ces règlements de la police du marché. Ces jeunes vérités n'étaient donc d'abord qu'autant de principes régulateurs du troc, concernant les relations des hommes entre eux et s'appliquant aux produits de l'industrie. Elles naquirent d'une réflexion de l'homme sur son œuvre, non sur les existences naturelles.

Un marché aux paroles s'établit facilement dont le siège n'était point différent de celui de l'encan. On y échangeait des parades, des calculs, des artifices, des ruses circonspectes de marchands. Les produits du discours y connurent la rationalisation bien avant les autres : un modèle unique s'imposa. Ce fut comme si, en l'arrêtant, on avait pris en considération les besoins, les possibilités d'achat

des plus pauvres. On mit en circulation des entités simples, claires et inusables.

La puissance du marché libéra les hommes de leurs grandes forces intérieures. En leur plus secret conseil ils introduisirent un tour, un établi à l'image de leurs instruments de bois. Ils saisissaient au fond d'eux-mêmes d'inimitables natures et les mettaient sur le métier. Ils n'y allaient pas de main-morte, courbant, redressant, faisant sauter les nœuds, et pleuvoir les copeaux. Puis ils portaient à la foire aux vérités des rognures bien rabotées, bien équarries, pourtant plus proches que les nôtres de leur première profondeur. Il arrivait bien qu'on fût trompé, qu'on achetât des juments cagnardes, de mauvaises paroles : on s'en rendait compte à l'usage, faute de pouvoir les repasser. Soudain, comme des bêtes maquillées qui révèlent leurs tares, ces pensées fardées apparaissaient inexplicables et nues. Alors, dans sa terreur d'être seul à les posséder en sa mémoire, l'homme frustré les jetait rageusement au rebut. A la suite de semblables accidents, on prit la coutume d'en user avec les paroles comme ces changeurs qui mordent les pièces de monnaie ou qui les font tinter sur le marbre : chacun, de toute sa hauteur, les faisait tomber au fond de soi, épiant le son qu'elles rendaient. Ainsi naquit l'évidence, précaution contre ces précautions.

Mais nul ne croyait pratiquer l'échange en ces matières, ni qu'il y eût une économie du vrai. C'est que chacun, quand il faisait ses comptes au logis, retrouvant en sa mémoire ses propres marchandises sous ses récents achats, pensait avoir acquis du neuf sans rien avoir cédé.

Ainsi la pensée opérait lentement son passage de l'état de capital immobilier à celui de bien meuble.

Mais l'homme trouvait en lui-même un bouleversement mystérieux qu'il essayait d'expliquer avec des ressources pour la plupart encore mythologiques. Il produisit ainsi, en deux temps, la légende

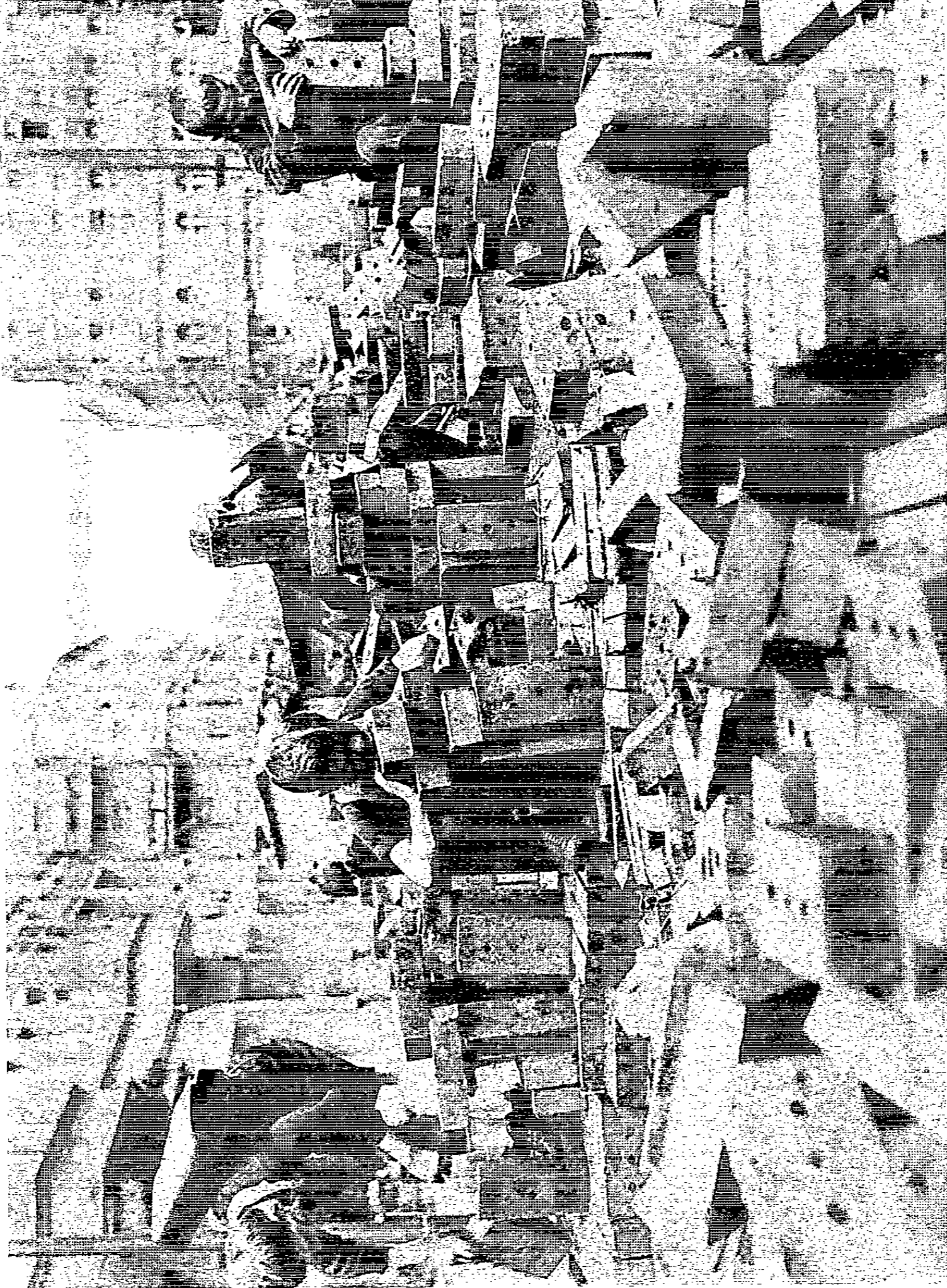


Photo Ecce

JEU DE CONSTRUCTION



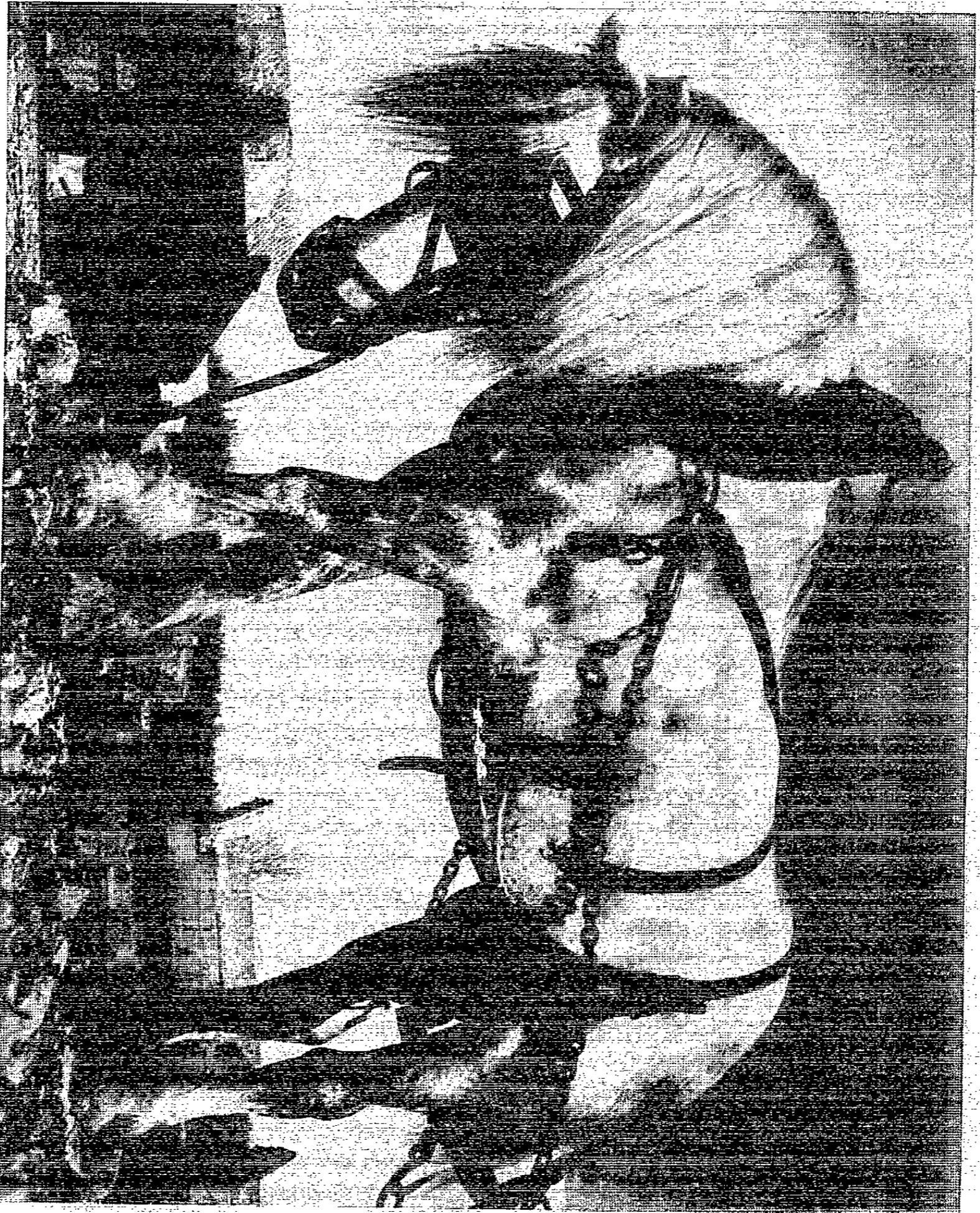
Photo Ecce

FEUILLES MORTES N° 1



Photo Ecce

FEUILLES MORTES N° 2



TRAVAILLEUR DE LA TERRE

Photo Dumas

des Vérités. J'éprouve quelque embarras à retracer un mythe qui prit tant de formes et si diverses. Pour bien partir on le doit considérer comme la transposition du désarroi intérieur des contemporains, et c'est ce désarroi qu'il faut d'abord préciser.

L'homme avait longtemps produit ses pensées comme sa vie, elles adhéraient à son corps comme les animaux égyptiens façonnés par le soleil dans le limon du Nil, nés à demi et qui fondent dans la boue leurs pattes inachevées. Elles n'avaient d'autre lien avec les choses que la grande sympathie universelle, ni d'autre action sur elles que magique. Elles ne leur ressemblaient pas comme un portrait à son modèle, mais comme une sœur à son frère, par un air de famille; n'exprimant pas plus les plantes que les plantes n'expriment la mer; mais vivant, comme les plantes, les vents et la mer, avec des saisons, des équinoxes, des flux, des reflux, des croissances hâtives puis retardées, des reculs, des avances, des épanouissements hésitants, quelque chose de défait et de dénoué, une tournure, enfin, absolument naturelle.

Or voici qu'un irrésistible mouvement les poussait tout à coup à l'autre bout du monde. parmi les produits de l'industrie. On en retirait soigneusement la vie, on tranchait tous leurs liens avec la nature, on imposait des règles techniques à leur production, on en faisait enfin de précieux succès de l'artifice, mais inanimés, on leur conférait, en même temps, le titre redoutable de « représentations », nouvel honneur, nouveau devoir, et une foule anonyme se pressait sans relâche en l'esprit de chacun pour contrôler l'exercice de la fonction représentative. L'homme n'était plus seul avec lui-même. Lorsqu'il avait traité ses pensées par les méthodes industrielles qu'on lui dictait, il ne les reconnaissait plus pour siennes, Elles se tenaient sous sa vue, nettes, indépendantes, tranchées, si différentes de sa vie et de son cœur qu'il ne pouvait croire qu'elles venaient de lui, et qu'il s'imaginait les avoir introduites du dehors. Ainsi mutilé

du meilleur de soi-même, il ne lui restait plus en propre que les mouvements organiques, les passions, agitations aveugles du corps. Au-dessus de cette chair en travail, torturée par la honte d'elle-même, planait Homunculus, l'esprit, dont on disait déjà qu'il était « impersonnel ». On voit poindre ici l'humilité chrétienne. Bref le respect, la honte, le besoin de savoir enfantèrent d'abord quatre Dieux, sans grande convenance entre eux, homonymes cependant, comme les innombrables Phœbus de Grèce.

Le commun, plus porté, en général, à attribuer la valeur à la matière qu'au travail, donna une substance précieuse et subtile à nos idées. Ils la nommèrent Vérité, et pensaient que si l'usure ou la flamme y effaçaient toute trace de nos labeurs, elle regagnait son lieu naturel sans rien perdre de son très grand prix.

C'est à la Forme au contraire que les délicats, plutôt frappés par la diversité des recettes techniques, rendirent leur culte. Elle fondait du soleil sur sa proie comme un faucon, et reprenait aussitôt le chemin du ciel, laissant à jamais parmi nous l'empreinte merveilleuse de ses serres. Cette déesse prit elle aussi le nom de Vérité.

La Magie dit son mot : le rapport de l'idée à son objet fut conçu à l'image du lieu vivant et irréversible qui unissait aux hommes les statuettes de cire dont on perçait le sein. On donna la fabrication de l'idée comme un rite magique. Il semblait que l'homme imitât les choses en son cœur, pour les y attirer toutes vives. On nomma vérité cet envoûtement. Ce charme allait insensiblement à considérer l'objet lui-même. Or l'objet des pensées vraies n'était alors que l'ensemble des œuvres de l'art, poteries, couteaux, parures, tout ce qui ne saurait être sans une abstraite justice dans ses proportions. On imagina, comme on peut voir encore chez Platon, aux dernières pages du *Philèbe*, une puissance divine de la Mesure, force vive qui tirait les êtres du Néant, et cette force, projection dans le mythe de l'industrie humaine, reçut par une assimilation naturelle

le nom de Vérité, si bien qu'on put dire dès lors « ce n'est pas parce qu'il est qu'il est vrai : il est parce qu'il est vrai ».

Forme, matière, rapport, mesure : aucune de ces quatre divinités n'était assez forte pour se soumettre les trois autres. Elles s'accommodaient tant bien que mal de vivre ensemble, attendant du dehors leur unification définitive.

Quelque prévôt des marchands conclut l'affaire : jusque-là le commerce et le vrai exigeaient que les hommes tombassent d'accord sur certains principes, d'abord aussi nombreux, aussi particuliers que les contrats : ce prévôt s'avisa de les réduire. C'était sans doute un homme brillant et abstrait comme ceux qui substituèrent le mètre aux mesures de nos anciennes provinces. D'un bout à l'autre de la halle où les marchands s'étaient groupés selon les affinités de leur négoce et dans la plus complète ignorance des coutumes qui régissaient les commerces voisins, un héraut apporta la confusion et l'émoi en publiant que tous les principes particuliers devaient être abandonnés au profit de cette maxime générale.

« Une chose ne peut pas être elle-même et autre chose qu'elle-même en même temps et sous le même rapport. »

Lorsque les marchands se furent familiarisés avec cette nouvelle loi, tous les chemins qui eussent pu ramener la réflexion vers le passé, vers une explication historique, se trouvèrent barrés. Mais en même temps les quatre dieux rivaux, liés fortement les uns aux autres, perdirent leurs contours et se fondirent en un seul. Cette nouvelle idole ne résolvait pourtant pas en son sein leurs incompatibilités. (Il demeura admis qu'une pensée pour être vraie devait concerner un objet existant, tandis qu'un objet pour exister devait être vrai, c'est-à-dire fournir la matière d'une pensée vraie. On accepta que la Vérité d'une pensée pût se découvrir par la simple inspection de cette pensée et à la fois que cette vérité résidât dans le rapport de l'idée à l'objet.) Ce qui lui donnait son unité c'était bien

plutôt une forte volonté de la part de ses fidèles, en même temps qu'une grande insouciance de ses contradictions. Ainsi naissent les grands dieux, dévorant les dieux locaux tout armés et tout vifs, de pied en cap. Un souffle subtil parcourut le monde et les âmes, Vérité dans les Esprits, Vérité dans les Choses, Vérité dans l'étroite Union des esprits et des choses, force universelle et sans défaillance qui se coula bientôt à la place de ce dieu sans figure que les sauvages d'abord, les sociologues depuis ont nommé Mana.

L'essentiel dans ces imaginations et qui eut tant de suite en tant d'autres domaines, ce fut la dernière parure de l'idole, l'éternité. Elle allait de soi, puisque la timidité de l'homme l'empêchait de voir clair : ce qu'il inventait il pensait seulement le découvrir. Il fallait donc qu'elles existassent avant lui, ces filles si belles, en quelque lieu secret, dans l'unique souci de leur agencement. Le mot de « contemplation » qui fit fortune enleva les dernières redoutes. Il ne s'agit plus que de contempler un monde impassible de rapports imbriqués, de passements, de nœuds faits et défaits, de vestibules et de conduits, de figures s'évanouissant en d'autres figures, de formes qu'un gauchissement léger transformait en d'autres formes, comme ces dessins géométriques qui sont hexagones ou triangles au gré des mouvements de l'œil. Le sacrifice, comme plus tard au temps des arguties chrétiennes, fut complété par ce raisonnement-ci :

« Je suis libre de penser ce que je veux. Mais je ne puis penser que le vrai, car ce qui n'est pas vrai n'est pas. Le vrai, sans doute, existe déjà, tout fabriqué, tout paré, s'imposant à ma vue, et je sens en moi, comme une inquiétude, le reproche de ma liberté frustrée : sans doute, mais c'est mal pris et, derechef, je suis libre de penser ce que je veux, car je ne veux penser que le vrai et ma liberté n'est que le pouvoir de me dégager des faux-semblants et de moi-même. Ce qui s'agite en moi présentement n'est que faiblesse, égoïsme de

nouveau-né. La droite raison remet les choses en place, mon corps parmi les autres corps, et découvre le squelette de rapports impersonnels qui soutient ma pauvre chair de néant. Trop heureux si je puis élever les vérités qui constituent mon essence jusqu'au sein de la Vérité-mère et les rejoindre au souffle pur qui circule à travers ces formes sans défaut. »

Voilà donc les hommes dépouillés, seuls avec leur corps et méprisant leur corps, l'esprit écrasé sur des essences fabriquées. La nature et ses secrets, les vents, les météores qui traversent soudain le ciel, comme un doigt trace un signe sur le sable, les arbres tendant vers le soleil leurs bras irréguliers, les vallées et les campagnes composant avec la lumière et la couleur du temps des ensembles pénétrés d'un sens obscur et insistant, tout s'est évanoui. De même une torche allumée dans la nuit rétrécit soudain l'univers au seul visage du porte-flambeau. Nul n'a relevé les yeux, nul n'a songé à plonger la Vérité comme un glaive dans le cœur des choses : entre l'avènement de cette Vérité et le règne de la Science, il manque un chaînon.

Je dis donc que la Vérité, fille mythique du Commerce, engendre à son tour la très réelle Démocratie, constitution originelle, seule constitution, dont les autres gouvernements ne sont que des formes passagères.

C'est en vain que certains philosophes ont repoussé aux âges d'or leur précieuse Inégalité : elle n'y trouve pas de place. Si l'on en veut recueillir un maigre levain, qu'on le cherche chez ces peuplades arriérées où les femmes ne sont pas admises à parler entre elles le langage des hommes : autre syntaxe, autres principes, autre pensée. L'homme se fait juste assez comprendre pour commander. Pour le reste ses ordres tombent d'une sphère étrangère par delà le vrai et le faux et peuplent ces âmes inférieures de grands blocs durs et solitaires, comme des aérolithes. Des ordres tombés du ciel, le sentiment commun que les desseins du maître sont impénétrables, l'im-

possibilité de réaliser avec lui un accord par principe, et, fût-il même conclu, d'en faire partir des chemins parallèles, tout ce qui contraint enfin à n'user que de la force nue ou d'une puissance intime et comme magique, voilà ce qui peut produire l'inégalité parmi les hommes.

Mais devant leur nouvelle Idole, devant la froide Vérité, les plus humbles se sentaient les égaux des Grands. L'esclave pouvait comprendre les ordres du maître ou, sinon, c'est que le maître avait obéi au gré de son estomac. Tout commandement, pour impérieux qu'il fût, supposait un accord préalable. Il importait peu que les chefs fussent de riches vieillards, des généraux vainqueurs, un roi fils de roi. De jeunes gens riches, pris en main par des sophistes, faisaient bien l'accaparement des marchandises verbales. Par là, à la foire, sur la place publique, ils imposaient leurs avis. Mais on peut voir d'après ce qui précède que ce capital amassé n'était qu'un objet d'échange, précisément parce que tout l'effort des hommes avait été pour détacher leurs pensées d'eux-mêmes ; et que ce maître éphémère derrière son arsenal de pensées politiques ne s'imposait pas en vertu de sa nature unique mais au contraire par accord consenti, recherché, avec la foule, et par la très grande quantité de contrats particuliers qu'il avait en poche.

Voilà pour nos yeux : pour les yeux de ce temps la Vérité est là, égalisant toute chose. Plus de promptitude à la voir, sans doute, chez les intrigants. Mais chaque citoyen se dit à part lui que si un sophiste lui montrait l'idée vraie, il saurait comme eux la tenir sans défaillance en sa mémoire. D'ailleurs, lorsqu'Alcibiade a lancé une idée sur l'Agora, elle n'est plus à lui, et il ne peut conserver sa renommée qu'en renouvelant incessamment sa provision.

Et Socrate, s'arrêtant à discourir avec un esclave sur les figures de la Mathématique, c'était comme s'il avait dit : « Cet esclave aussi bien que moi peut être prytane ».

L'essence de cette constitution démocratique, plus vieille que l'histoire, est en ceci que tout homme peut toujours remplacer un autre homme en place, parce qu'un dialogue socratique par accord et raisons est toujours possible entre eux. C'est le souffle démocratique qui inspirait, sous la plus absolue des monarchies, celui qui écrivait :

« Le bon sens est la chose du monde la plus répandue ».

Les ascendances divines des Pharaons, le culte romain des Empereurs, le droit divin ne sont que des amusettes, des ruses ou des enjolivements : je veux voir mon sujet nu et je les laisse de côté. Désormais la cité que je considère c'est la Cité démocratique, peuplée d'Égaux.

De hauts remparts protègent les hommes contre toute atteinte naturelle, les forêts sont lointaines et muettes. Seul, le ciel demeure posé sur ces murs et quelques-uns, déjà, y tracent des triangles. Les maisons sont alignées selon les prescriptions de la Mesure, enfermant toutes derrière leurs volets une pensée vraie. Chaque citoyen se sent entouré, comme d'une carapace, de cet Univers artificiel. Il se tourne vers d'autres visages, intelligents et inexpressifs, et conclut prestement d'innombrables pactes logiques. La Vérité est un tyran cruel et adoré : en son nom on peut persuader le suicide au plus heureux des hommes. Circulez dans ces rues droites et régulières : tout y est commerce, arguties, inventions au compas. Seul l'oiseau, tirant son ombre légère sur le grouillement des discoureurs, vole assez haut pour retrouver dans ce concert de clameurs la force vague des grandes voix naturelles.

On apprend à se méfier de l'homme seul. Les ancêtres se rappelaient encore, avec effroi, l'arbitraire imprévisible et redoutable des tyrans. Ces hommes immenses et secrets, nés dans l'enfance de la République, comme les espèces géantes dans l'enfance du monde, et

qu'on avait enfin égorgés parce qu'ils étaient par eux-mêmes puissants, produisaient soudain de surprenants cataclysmes, si disproportionnés même avec leur propre stature qu'une fois le désastre achevé, il n'était pas possible de le leur rapporter. Il fut inscrit aux portes de la cité que l'union seule fait la force et que celui qui fait sans aide l'ouvrage de plusieurs a recours aux maléfices.

De là vint un péril fécond : on avait chassé les thaumaturges ; mais ils firent souche dans les bois et c'est ainsi qu'apparut une redoutable lignée d'hommes profonds, comme sortis de terre, qui voyageaient seuls, courbés sur un bâton. Les eaux grecques ont reflété, révélé à elles-mêmes leurs hautes figures sombres et basanées, et ceux qui se connurent ainsi par le miroir de l'onde, captifs de leurs visages, firent un étrange ménage avec leurs pensées. Tantôt ils s'y jouaient avec cynisme, sans souci de cette vérité qui pesait au loin sur les villes ; tantôt, s'ils se remémoraient leurs propres faces, ardentes et sillonnées, ils prenaient peur à considérer les changements obscurs, les formes sans géométrie qu'ils portaient en eux et s'enfuyaient éperdus : nulle mesure, charlatans ou dupes d'eux-même. La nature les aimait, leur prodiguait ses secrets. La peur leur donnait d'admirables spectacles. Ils se réveillaient de leurs terreurs tout-puissants, enivrés, emplis de mauvaise-foi.

Par besoin, par malice, par vocation prophétique, ces merveilleuses canailles allaient de ville en ville, tenant en laisse, comme des ours, leurs connaissances terribles, et arrachaient l'aumône par intimidation, en les laissant un peu tirer sur la corde.

Ils parlaient de ces puissances inhumaines qui entourent l'homme et que les citadins ne voulaient pas voir, ils racontaient leurs terreurs nocturnes, leurs joies sous le soleil, et de vagues résonances s'éveillaient dans l'esprit troublé des Égoux, comme s'il fut resté derrière leurs notions proverbiales quelque chose de monstrueux dont ils n'eussent pu faire commerce et qui les eût condamnés à la solitude.

Il va sans dire qu'on mit à mort ces charlatans, chaque fois qu'on les put prendre par derrière. Mais lorsque leur race fut éteinte, une inquiétude éparsse persista : derrière ces collines pelées et familières, ces carrières de silex, quel spectacle terrible attendait les hommes, quel danger inouï menaçait la République ? Un sénat hardi envoya une expédition contre la nature.

Les premiers qui, se sentant soutenus par tout un peuple d'Égauls promenèrent sur les choses un regard démocratique furent choqués de la grande inégalité des effets. Un germe qu'on pouvait tenir sous l'ongle donnait naissance au plus grand des arbres, une vibration un peu forte de la voix humaine déterminait parfois des éboulis. Mais cependant, stériles et renfrognés, les minéraux demeuraient immobiles, guindés dans leurs formes sèches. Ce qui constituait une autre et bien plus dangereuse tentation c'est que certaines natures parlaient à l'esprit et que d'autres ne disaient rien. L'aristocratie naturelle parut intolérable à ces bons citoyens. Ils organisèrent donc le monde extérieur de façon qu'il demeurât la plus belle conquête de l'homme. L'esprit tout occupé par leurs belles maisons carrées, leurs places rondes, les grandes assemblées d'où s'élevaient tant de paroles sages comme, au-dessus de chaque homme, une petite fumée particulière, ils divisèrent les forces variables et spontanées ; de chaque objet ils retirèrent soigneusement toute capacité personnelle : si cette pierre, en roulant, agissait, si elle était cause d'un changement parmi ses pareilles, il eût été subversif d'imaginer qu'elle en fût responsable. Toute son efficacité lui venait d'une délégation. De même le plus obscur des votants savait bien lorsque le dictateur déclarait la guerre, que ce redoutable pouvoir de vie et de mort lui était conféré d'en bas :

« Sans moi, pensait-il, moi qui l'ai élu, pourrait-il m'envoyer au combat. Mais moi-même, aurai-je pu provoquer le grand bouleversement ? Il y fallait le concours de mes camarades ».

La force passait des uns aux autres et, finalement, au bras qui déchirait le traité. Une longue chaîne, des réunions, des actions réglées, concertées avaient leur aboutissement dans ce geste décisif, et la force n'était en propre à aucun d'eux : Eût-on soupçonné quelqu'un d'en avoir à lui seul, on l'eût exécuté aussitôt. Chacun n'était que le délégué d'un autre ou de tous les autres ; considéré à part il n'était qu'un minéral, une pierre morte.

Il était donc légitime et comme pieux envers la Cité de supposer une pareille délégation dans la nature : c'était fonder un naturalisme de la démocratie. De cette façon et grâce à une ingéniosité tout humaine, la grande variété des phénomènes fit place à une convenable diversité de délégations. De petits citoyens nommés atomes, plus immobiles encore qu'un honnête commerçant de la ville, s'ils étaient laissés seuls, se communiquaient l'un à l'autre un pouvoir emprunté, réalisaient le soleil, le ciel bleu, la queue des paons, par solidarité. Un électeur se sentait à l'aise au sein de la nature, se réjouissait de la moralité du spectacle, pouvait expliquer sur de beaux exemples les bienfaits de l'entr'aide à ses fils.

Du même coup s'évanouissaient d'inquiétants mystères. Si, depuis la mort des Voyageurs, quelque soulagement venait déjà de l'idée qu'il n'était plus personne pour parler en termes ombreux de ces secrets, combien plus rassurant, plus léger, plus démocratique se leva le jour où l'on apprit que la nature n'avait plus de secrets : rien qui dût se garder au plus profond du cœur, comme une vieille haine, faute de mots pour l'exprimer ; tout simple, la république jusqu'aux infiniment petits, un mouvement mesuré venant toujours du dehors et ressortant des êtres en même quantité qu'il était entré, la face de l'univers constante, animée seulement par une délicieuse multiplicité de sourires. Les fantômes rentrèrent dans les arbres creux.

Lorsque le vainqueur eut fait jeter à ses pieds les dépouilles de l'ennemi, il dit :

« Ne craignez point. Par delà les monts, je n'ai rencontré qu'une grande machine un peu rouillée, conçue sans économie mais encore bonne. Mon rôle est fini. A d'autres la tâche de démonter ses mécanismes. »

On vit alors pulluler des sociétés reconnues d'utilité publique pour leur caractère strictement collectif et qu'on appela les Sociétés Savantes. Leurs premiers membres furent sans doute de fanatiques démocrates qui abandonnèrent leurs commerces ou leurs charges pour coloniser la Nature à distance. Pour être savant, il fallait d'abord être honnête homme et bon citoyen, posséder au plus haut degré l'esprit de tradition. Ils dépendaient chacun d'un de leurs confrères et celui-ci à son tour d'un autre savant. Les objets de leur étude subirent le contre-coup de cette fraternité : la nature devint un peu plus fraternelle, la solidarité atomique se resserra et chaque savant, accroché au passé, à ses multiples confrères présents, comme le plus crochu des atomes, put se pénétrer de l'idée qu'il n'était rien, rien sans ses devanciers, rien sans ses neveux et qu'il n'avait d'autre mission que de polir, pour autant qu'il le pouvait, l'œuvre de la collectivité.

Ils ne bougeaient de chez eux, mais se faisaient apporter par les militaires, au hasard des conquêtes, de grands morceaux de nature, échevelés et vagues, qu'on déposait dans les cours carrées, à l'ombre mathématique des maisons.

Sur ces fragments transplantés, séchés par les longs jours torrides du transport, balafrés par les cahots, écrasés par l'appareil fatal de la civilisation, ils essayaient, d'abord au hasard puis méthodiquement, les plus récentes merveilles de l'art du coutelier, du forgeron, de l'horloger. Ils les coulaient dans des moules, les chauffaient, congelaient, mélangeaient, divisaient ; ils employaient à les réduire des forces déjà soumises, comme on use de moutons dans les geôles pour venir à bout des coupables qui ne veulent pas

avouer. Ils appelaient lois les rapports constatés entre une de leurs machines et quelque production naturelle. Les coupables avouaient ce qu'on voulait. Qu'eussiez-vous fait à leur place?

On peut lire chez certains philosophes, race dont nous allons nous occuper, que l'esprit est tout armé, soigneusement compartimenté, producteur huilé, glissant, silencieux, de l'intelligible et de la forme, mais qu'il lui faut une chiquenaude pour le tirer du sommeil où le plonge sa totale transparence. Sans l'étranger, sans celui qui vient du dehors opaque et inintelligible, il s'évanouirait en diaphane lucidité. Mais que l'informe tente follement de traverser son absence, il s'en empare, l'étourdit, le fragmente, lamine, désincarne, le réduit à brûler dans sa clarté.

Je n'y crois point, mais je pense que les philosophes, nés au milieu des machines, ont fait comme les anciens hommes qui élevaient jusqu'au sein des Dieux les objets familiers de leur entourage: ce qu'ils disent de l'esprit est issu d'une réflexion sur les machines et s'applique fort bien à elles.

Elles sont nées bien avant la science, avant même la vérité, d'une idée d'homme jetée dans une matière docile. La matière, pauvre et nue, sans détails, se fit oublier, mais l'idée, tout épanouie, s'engraissait à ses dépens. Ainsi furent produits le premier temple, le premier pot, le premier objet qui ne se disposa point selon la mort. Elles se perfectionnèrent par des façons de raisonnements qui leur étaient propres, avec des majeures, des mineures enfoncées dans le fer ou l'argile. Elles ne durent leurs progrès qu'à elles-mêmes, filtrant les apports du monde extérieur, ployant les plus dociles aux exigences de leur forme. Elles marquèrent le premier triomphe de l'idée pratique, de la pensée qui ne veut pas connaître, mais s'imposer.

La ruse démocratique des Sociétés Savantes fut précisément de les employer à connaître. Comme le prestidigitateur qui détourne

l'attention des assistants sur ses manches, véritablement vides et innocentes, quand le bocal est dans son gilet, ils faisaient lire leur cœur à tout venant, disant :

« Voyez, nous laissons venir à nous les faits sans distinction. Nous sommes sans parti pris, ayant adopté l'attitude contemplative. »

Voire. Mais, en l'admettant même, ils avaient beau jeu : entre leur âme passivement ouverte, inoffensive, et l'événement, ils interposaient l'idée préconçue, le parti pris déformant, l'obstination inhumaine et mécanique. Les machines sont aux aguets dans les coins. Il ne faut qu'un fétu pour mettre en branle leurs engrenages. Elles happent une mouche, la digèrent, rendent une machine. Dressées soigneusement à n'accomplir qu'un seul geste, tout leur est prétexte à l'accomplir. Le mercure du baromètre, pesé, purifié, contenu, sait descendre et monter, rien de plus. Encore faut-il, dira-t-on, un soupçon d'homogénéité entre les machines et certains aspects de la nature. Sans doute : c'est affaire au savant de prêter l'oreille au moindre murmure et d'imaginer l'appareil qui le décèlera. Mais ce murmure de la terre et cette stricte pensée des hommes, accolés un instant par la contrainte, ne vont pas dans le même sens. Ce léger frisson, si l'encre rouge le fixe sur le diagramme, ce n'est déjà plus le même. Et d'ailleurs, si le baromètre, transporté ici et là, demeurerait muet, les précautions sont bien prises : ces mutismes s'appellent constance.

Un tribun du peuple dut s'inquiéter de ces violences :

« Êtes-vous sûr, leur dit-il, que tout soit fait légalement ? »

« Certainement. Nous savons bien que la nature ingrate ne nous a jamais donné la moindre marque d'approbation. Mais elle sait fort bien dire non quand elle veut : son silence est acquiescement. » L'homme politique se tut : il reconnaissait au passage un de ses arguments :

« Vous dites que les Africains souffrent de la colonisation ? Mais,

voyons, ils le diraient, ils se révolteraient. Or vous pouvez les voir, à toutes heures, graves et tranquilles. Ils sont trop ingrats pour se féliciter publiquement de notre protection. Mais ils ne disent rien, ce qui revient au même. »

Mais la nature ne dit ni oui ni non. Elle ne sait pas penser par contraires ni opposition : elle se tait. Les pensées disent non ; les machines disent non, hargneuses idées serrant entre leurs griffes un morceau de fonte ou d'acier.

A l'origine le savant était libre dans le domaine vierge qu'il avait choisi, sous deux conditions : il devait rendre un compte exact des résultats qu'il obtenait en traitant la nature par une machine ; sa pensée devait offrir dès la première vue un aspect raisonnablement civique. Mais les Sociétés savantes sont traditionnalistes et, à la génération suivante, une troisième condition vint s'ajouter aux deux autres : il fallut que les théories nouvelles s'accordassent à celles des confrères défunts. D'année en année la trame se resserra : des raisons enveloppées résistaient sourdement aux tentatives trop personnelles. Un critique venait, qui les mettait au jour : la première contradiction jetait l'échafaudage neuf par terre. Ce fut Descartes mort qui convainquit Newton d'erreur, et non pas le soleil, insoucieux d'émettre au regard des hommes, de très petites particules ou des ondes très rapides.

En plus d'un cas, sans doute, le nouveau venu renversa les affirmations de ses prédécesseurs. Ce fut, dit-on, parce qu'il avait trouvé un fait nouveau et irréductible. Mais ceci nous renvoie aux machines parce que ce fait, comme je l'ai dit, est fabriqué par elles. Or, entre une affirmation théorique et les machines, le savant peut toujours choisir : mais, précisément, il choisit toujours ces dernières, parce qu'elles sont ce qu'il y a de plus traditionnel dans la science. Sous leur devise officielle : « Sauver les phénomènes » je devine la formule secrète « Sauvez les Instruments ». Leur force est là, car ce

n'est pas à tel ou tel énoncé dont on pourrait encore retrouver l'auteur qu'ils ont donné leur foi, mais aux plus obscurs, aux plus anciens soubassements, aux procédés, aux mesures, aux concepts si engagés qu'ils sont devenus invisibles, à l'essentiel enfin : ce qui ne fut inventé par personne. Ils ne rejettent, au bout du compte, que l'œuvre des hommes qui ne s'oublie pas assez, des mauvais citoyens.

Ainsi gardaient-ils enchaînées leurs forces jalouses et furieuses d'approbation, l'orgueil, la colère, l'aveugle et violente partialité, l'injustice, tout ce qui fait de l'adhésion une obscène et joyeuse bacchanale, tout ce qui conditionne une pensée forte — hélas même l'amour. La foule, la foule seule opinait en leur tête avec un sourd murmure ; et nul ne considéra jamais les pensées qu'ils produisaient que du point de vue d'autrui.

La cité prit soin de ces orphelines, les éleva de ses doigts purs. Il n'est personne qui ne les ait pu voir à heure fixe, passer en rangs par les rues dans l'ingrate splendeur de leur beauté. Alors chacun s'arrêtait avec respect, promenant ses regards sur les uniformes sombres, sans pouvoir les fixer sur aucun visage. Mais personne ne se pencha jamais sur elles avec tendresse, pensant : « C'est mon enfant ».

Je m'arrête ici : une grande et lourde paix règne sur le monde, celle que savent établir les peuples conquérants. Tout est calme. Les indigènes des mers lointaines envoient l'ambre et la pourpre en tribut ; le sec et l'humide, le chaud et le froid paient indistinctement l'impôt du vrai. Les militaires et les savants n'ont d'autre ressource pour se divertir que de raffiner aux frontières, les uns provoquant des émeutes pour pouvoir les réprimer, les autres chassant les atomes dissidents avec un filet vert. La cité s'ennuie au centre de ses conquêtes, l'œil fixé sur cette terre immense et multicolore qu'elle sut deux fois réduire.

Le lecteur sourit : « Vous nous parlez d'une époque très reculée et de jeux d'enfants. Le temps est passé de la foi du charbonnier. Je vous dirai qu'au sujet même des vérités scientifiques, chacun conserve aujourd'hui son quant-à-soi. Vous devriez plutôt chanter le progrès et le passage de cette barbarie à nos lumières ».

Je le ferai. Je dirai la naissance du probable, plus vrai que le vrai, avec son cortège de philosophes. Je chanterai ce fils tard venu d'Ennui et de Vérité.

Mais c'est une légende pour grandes personnes.

J. P. SARTRE.

